

## D'Aratos à Aviénus: Astronomie et idéologie

HUBERT ZEHNACKER

Au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Aratos de Soles écrivit un poème à sujet astronomique, les *Phénomènes*; il s'inspirait de l'enseignement d'Eudoxe de Cnide. A une description de la voûte céleste le poète joignait des indications sur les levers et les couchers des astres ainsi que des pronostics météorologiques tirés de la position des planètes et des constellations.<sup>1</sup> Mais le poème d'Aratos n'est pas seulement un traité versifié d'astronomie; il est aussi une oeuvre religieuse et philosophique, d'inspiration stoïcienne. Dans un prologue de 18 vers Aratos adresse une invocation à Zeus, qui rappelle par certains aspects l'hymne célèbre de Cléanthe.<sup>2</sup> La dernière partie du poème s'ouvre par une introduction dans laquelle Zeus est présenté comme le père des humains, attentif et secourable (v. 758-72). Tout au long de l'oeuvre, divers éléments révèlent de façon discrète mais continue cette intention essentielle, en particulier l'épisode de la Vierge Justice (v. 96-136). Aratos, poète et astronome, fait oeuvre de piété en révélant aux hommes la bonté et la *πρόνοια* du Dieu stoïcien.

Ce mélange de science utilitaire et d'un sentiment religieux apparemment proche d'une religion naturelle ne pouvait que plaire aux Romains. Et le fait est que les *Phénomènes* eurent un succès durable, qui se manifeste entre autres par les nombreuses traductions ou adaptations latines que nous en connaissons. Cicéron était encore *admodum adolescentulus*<sup>3</sup> quand il en rédigea une traduction, sans doute vers 90-89 avant notre ère.<sup>4</sup> Les parties et fragments qui nous restent de cette oeuvre de jeunesse nous permettent de nous faire une idée assez précise des connaissances astronomiques du jeune Cicéron (et de ses lacunes), ainsi que de ses qualités de traducteur et de poète. Ils nous renseignent moins bien sur ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'est pas trop fort, ses intentions religieuses ou

<sup>1</sup> J. Martin, *Arati Phaenomena* (Florence, La Nuova Italia 1956).

<sup>2</sup> Von Arnim, *S.V.F.* I, pp. 121 sqq. = Cléanthe, frgt. 537. Trad. française par P. M. Schuhl, *Les Stoïciens*, Coll. La Pléiade (Paris, Gallimard 1962) 7-8.

<sup>3</sup> Cic., *De Nat. Deorum* II, 104.

<sup>4</sup> Cicéron, *Aratea, Fragments poétiques*, éd. J. Soubiran (Paris, Les Belles Lettres 1972). Pour une discussion sur la date de l'oeuvre, cf. *ibid.*, pp. 9-16.

théologiques. Du prologue, qui aurait pu nous éclairer, nous n'avons qu'un fragment de ce qui semble avoir été le premier vers:

A Ioue Musarum primordia,

et qui traduit fidèlement le début bien connu des *Phénomènes* d'Aratos:

Ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα.<sup>5</sup>

Ainsi nous savons au moins que Cicéron avait repris l'invocation à Jupiter. On peut faire observer par ailleurs, avec A. Traglia,<sup>6</sup> que dans le livre II du *De Natura deorum*, au moment de parler de la πρόνοια ou *prouidentia*, Cicéron met dans la bouche du stoïcien Balbus un assez grand nombre de vers de sa propre traduction d'Aratos. Il paraît donc certain qu'en 45 Cicéron était conscient des implications religieuses ou philosophiques des *Phénomènes*. Nourrissait-il déjà des pensées aussi hautes à l'âge de 17 ou 18 ans, on peut en douter.

\* \* \*

On ne dira rien ici des traductions d'Aratos que paraissent avoir entreprises Varron de l'Aude et Ovide; quand les témoignages sont trop lacunaires, il vaut sans doute mieux s'abstenir.<sup>7</sup>

Vers la fin du principat d'Auguste, le fils de Drusus l'Aîné, appelé, après son adoption par Tibère, Germanicus Iulius Caesar,<sup>8</sup> écrivit à son tour une traduction des *Phainomena*.<sup>9</sup> Le texte que nous possédons, sur la base d'une tradition manuscrite assez riche, consiste en 725 vers qui traduisent les 732 premiers vers du poème d'Aratos. Par ailleurs, six fragments de longueur variable, au total 165 vers, proviennent soit d'une version des

<sup>5</sup> M. Fantazzi, "Ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα. Arat. *Phaen.* 1 e Theocr. XVII, 1," *Materiali e Discussioni* 5 (1980) 163-72. La question de la dépendance réciproque d'Aratos et de Théocrite a été souvent discutée.

<sup>6</sup> A. Traglia, "Germanico e il suo poema astronomico," *ANRW* II, 32, 1 (1984), pp. (321-43) 328-29. Cf. M. Tulli Ciceronis, *De Natura Deorum*, ed. A. St. Pease (Cambridge, Mass. 1958) II, 802-03.

<sup>7</sup> W. Morel, *Frag. poet. lat.* (Leipzig, Teubner 1927) 97-99 et 112 sq. Et cf. J. Soubiran, "L'astronomie à Rome," in *L'astronomie dans l'antiquité classique* (Paris, Les Belles Lettres 1979) 169.

<sup>8</sup> O. Salomies, *Die römischen Vornamen*, Soc. Scientiarum Fennica (1987) 328.

<sup>9</sup> Germanicus, *Les Phénomènes d'Aratos*, éd. A. Le Boeuffe (Paris, Les Belles Lettres 1975).—Germanico, *La Persona, La Personalità, Il Personaggio nel bimillenario dalla nascita*, éd. G. Bonamente et M. P. Segoloni, Atti del Convegno, Macerata-Perugia, 9-11 maggio 1986 (Rome, G. Bretschneider 1987): études de T. Mantero, "Vertere e 'discorso' funzionale in Germanico," pp. 95-132; C. Santini, "'Quam te, Diva, vocem?': Germanico e la Virgo," pp. 133-51; R. Montanari Caldini, "Aspetti dell'astrologia in Germanico," pp. 153-71; C. Lausdei, "Sulla cronologia e sul proemio dei *Phaenomena Arati*," pp. 173-88.—Et cf. A. Traglia, cité ci-dessus, note 6.

*Prognostica*, c'est-à-dire de la dernière partie du modèle grec, soit d'une oeuvre indépendante dont le sujet exact nous échappe aujourd'hui.<sup>10</sup>

Le choix de Germanicus procédait à l'évidence d'un goût personnel pour l'astronomie. Depuis l'époque d'Aratos, la science grecque avait fait d'importants progrès; on sait en particulier que le grand astronome Hipparque avait rédigé au II<sup>e</sup> siècle un commentaire d'Aratos dans lequel il critiquait sans ménagements la doctrine du poète, fondée sur l'enseignement d'Eudoxe de Cnide. Toute une littérature de scholies avait fleuri, qui s'efforçait aussi d'enregistrer les modifications que la précession des équinoxes avait apportées à l'état du ciel. A défaut d'être celles d'un professionnel—il n'était pas question qu'il le devînt—les connaissances de Germanicus en matière d'astronomie sont celles d'un amateur éclairé. Sa traduction des *Phainomena* n'est pas servile et l'intention majeure du prince poète est de corriger l'exposé d'Aratos en tenant compte des progrès accumulés depuis deux siècles et demi.

Mais cette mise à jour n'est pas complète; il arrive que Germanicus répète des erreurs d'Aratos pourtant déjà relevées par Hipparque et ses continuateurs. Divers rapprochements entre le texte de Germanicus et les scholies d'Aratos ont paru suggérer que le jeune prince n'a pas utilisé directement Hipparque, mais qu'il s'est généralement contenté d'un commentaire d'Aratos plus accessible et de contenu assez composite.<sup>11</sup> Peut-être faut-il envisager de la même façon les emprunts aux *Catastérismes* d'Eratosthène.

Ces considérations ne sont pas sans influence sur la date que l'on assigne à l'oeuvre. On dit souvent que sa composition a dû se situer vers 16–17 de notre ère, pendant les quelques mois où Germanicus résidait à Rome, après ses campagnes de Germanie et avant son départ pour l'Orient.<sup>12</sup> Mais à la réflexion, on en vient à penser que rien n'empêche que le jeune prince ait commencé son savant ouvrage pendant ses années de mission en Germanie et en Gaule, à partir de 12.<sup>13</sup> Quelques *capsae* pouvaient lui suffire, si ses sources sont bien celles que décrivent les spécialistes. Et on n'oubliera pas qu'Agrippine était venue le rejoindre; deux ou trois de leurs enfants sont nés en pays trévire.<sup>14</sup> Ce point est important et nous y reviendrons dans la suite.

<sup>10</sup> Avis opposés de A. Le Boeuffle, *op. cit.*, pp. xxv–xxvii (oeuvre indépendante) et de R. Montanari Caldini, *op. cit.*, pp. 157–59 (appartenance aux *Prognostica*). Mais cf. la *retractatio* de A. Le Boeuffle, "Le destin astral d'après Germanicus," *Mélanges J. Duchemin... publiés par F. Jouan* (Paris 1983) 87–93.

<sup>11</sup> A. Le Boeuffle, *op. cit.* (1975), pp. xix–xxi.

<sup>12</sup> Id., *ibid.*, pp. ix–x.

<sup>13</sup> A. Traglia, *op. cit.*—L. Cicu, "La data dei 'Phaenomena' di Germanico," *Maia* 31 (1979) 142: entre la 2<sup>e</sup> moitié de 13 et la fin de 14. C. Lausdei, *op. cit.*, pp. 176 sqq.: composition à partir de 10 environ (Germanicus a alors 24 ans); publication peu après la mort d'Auguste.

<sup>14</sup> La chose est assurée pour deux filles; elle est plus douteuse pour Caïus, que l'on disait né à Antium, ou à Tibur, ou en pays trévire: Suet., *Cal.* 8; Tac., *Ann.* 1, 41, 2 et 44, 1.

Or, le 19 août 14, Auguste, le fondateur de l'Empire, vint à mourir. Quel qu'ait été, à ce moment-là, l'état d'avancement des *Phaenomena*, il est absolument certain que Germanicus y ajouta trois vers, 558–60, qui célèbrent la divinisation du *princeps*. Et c'est sans doute aussi dans les mois qui suivirent la mort d'Auguste que Germanicus munit son poème d'un prologue qui en est l'élément le plus original et le plus retentissant.

Comme on sait, il renonça à la célèbre invocation à Zeus qui ouvrait le poème d'Aratos et que Cicéron avait sans doute conservée. Et il mit à la place une invocation de seize vers qui se démarque ostensiblement du modèle grec et remplace Zeus par un personnage appelé *genitor*:

A Ioue principium magno deduxit Aratus  
carminis; at nobis, genitor, tu maximus auctor.

Nous ne ferons pas ici l'historique des discussions qui ont porté sur ce mot énigmatique de *genitor*.<sup>15</sup> Nous dirons seulement, en accord avec la quasi-totalité de la critique moderne, que Tibère nous paraît exclu, qu'Auguste vivant est à la rigueur possible, et qu'Auguste mort et divinisé paraît de loin le candidat le plus vraisemblable. Le personnage invoqué est un dieu, ce qui ne conviendrait pas pour Tibère. Auguste, sans doute, n'est à aucun titre le père de Germanicus; mais il faut donner à *genitor* un sens large: il est le fondateur de la dynastie et le père de la patrie. On a fait observer avec raison qu'Ennius avait appelé Romulus *pater* et *genitor*; plus récemment Ovide, s'adressant à C. Caesar, avait qualifié Auguste de *genitor patriaeque tuusque*.<sup>16</sup>

Dans la suite du texte, le poète demande quel serait le pouvoir des constellations, si sous la protection de Jupiter une paix profonde ne régnait sur terre et sur mer:

si non tanta quies, te praeside, puppibus aequor  
cultorique daret terras, procul arma silerent?

Le mot de *quies*, synonyme de *pax*, dont se sert ici Germanicus, est celui-là même qui, dans Tacite, *Annales* I, 9, clôt le bilan du règne d'Auguste dans l'opinion publique. Et qui pouvait mieux évoquer les victoires maritimes du principat que le gendre d'Agrippa, dont tant de portraits officiels, ornés de la couronne rostrale, rappelaient la compétence et les succès?<sup>17</sup>

<sup>15</sup> A. Le Boeuffe, *op. cit.* (1975), pp. xi–xv. Notre collègue cite la scène du Grand Camée de Paris, étudié par J. Gagé, *Basileia* (Paris, Les Belles Lettres 1968) 47 sqq.

<sup>16</sup> Enn. 113 V = 108 Skutsch:

O pater, o genitor, o sanguen dis oriundum!

Et Ov., *A.A.* I, 197.

<sup>17</sup> Surtout les monnaies et les camées: C. H. V. Sutherland, *The Roman Imperial Coinage* I, 2nd ed. (Londres, Spink 1984) pl. 3, n° 155–59; pl. 7, n° 409. M. Borda, "Agrippa," in *Encicl. Arte Antica* I (Rome 1958) 157–59. Mais la statuaire le représente le plus souvent tête nue: J. –M. Roddaz, *Marcus Agrippa*, BEFAR 253 (Rome 1984) pp. 593–633 et pl.

Peut-être même devons-nous suivre les critiques qui ont fait remarquer<sup>18</sup> que le *genitor* du vers 2 est en même temps *maximus auctor*, et que ce dernier terme est en rapport étymologique on ne peut plus étroit avec *Augustus*. L'allusion peut paraître un peu forcée; mais si l'on croit à sa présence, le problème est définitivement résolu.

Au vers 4 du prologue, Germanicus affirme que l'invocation au *genitor* ne déplaît pas à Jupiter et qu'elle reçoit même son entière approbation: *Probat ipse deum rectorque satorque*. Cette affirmation établit un lien avec les vers 558–60, insérés après la mort du *princeps*, où le Capricorne est présenté comme l'être qui porta au ciel l'âme d'Auguste et la "rendit aux astres maternels."<sup>19</sup> Germanicus choisit une version de la légende qui assimile le Capricorne à l'Egipan, frère de lait de Jupiter et son actif soutien dans la guerre contre les Titans. Mais Auguste aussi eut à soutenir sa guerre des Titans! On sait le rôle important que joue le Capricorne comme emblème du *princeps*, notamment dans l'iconographie monétaire.<sup>20</sup> La date de la conception d'Octave, qui correspond à la constellation du Capricorne,<sup>21</sup> pouvait n'être, après tout, qu'un prétexte commode. Le lien avec Jupiter et la référence à la victoire d'Actium paraissent beaucoup plus importants.

Ainsi se trouve récusée à l'avance, pensons-nous, une conception toute "laïque" du poème de Germanicus, dont l'enseignement serait purement éthique et politique, et où les dieux seraient réduits à l'état de mythes.<sup>22</sup> Les dieux ne sont jamais de simples mythes pour un Romain. Sans doute l'apothéose est-elle la récompense de la vertu ou de l'héroïsme, mais elle ne se fait jamais contre la volonté expresse de Jupiter; l'ordre éthique et l'ordre politique trouvent tout naturellement leur sanction dans l'ordre religieux.

Or, par cette dédicace des *Phaenomena* au dieu Auguste, l'oeuvre tout entière prend un sens nouveau. Car la description du ciel est liée à la paix universelle qui est l'oeuvre du principat. C'est elle qui permet que la mer soit ouverte à la navigation, la terre rendue à l'agriculture. La connaissance des étoiles, l'usage du calendrier stellaire sont un des fondements du métier de marin comme de celui de paysan. A ce niveau de la lecture, le but du poème est d'ordre utilitaire, ce qui n'est pas sans analogie avec Aratos. Germanicus paraît s'adresser aux paysans et aux marins; par les

<sup>18</sup> R. Montanari Caldini, *op. cit.*, p. 156.

<sup>19</sup> *In caelum tulit et maternis reddidit astris* (v. 560).

<sup>20</sup> C. H. V. Sutherland, *op. cit.*, pl. 3, n° 128; pl. 9, n° 493; pl. 10, n° 541 et 547b.

<sup>21</sup> Bonne mise au point de cette question astrologique dans A. Le Boeuffle, *op. cit.* (1975), pp. 69–70. Octave était né le 23 septembre, sous le signe de la Balance. Le Capricorne, adopté dans l'iconographie officielle à partir de 28 environ, correspond soit au signe de la conception d'Octave, en prenant pour référence la position du Soleil, soit à l'heure de sa naissance, mais en prenant pour référence la Lune. Cette dernière explication est peut-être meilleure: cf. G. Gaggero, "Testimonianze e problemi di numismatica nell' opera di Svetonio," in *Studi per Laura Breglia*, Boll. di Numismatica, Suppl. 2 (Rome 1987) pp. (107–23) 108–13.

<sup>22</sup> A. Traglia, *op. cit.*, en particulier pp. 328–30.

connaissances qu'il répand, son poème complète les bienfaits de la paix augustéenne.

On ne peut pas s'empêcher ici de penser au grand prologue du livre I des *Géorgiques*. Dès les années 30 Virgile, en dédiant son œuvre à Mécène, anticipait sur la paix à venir et invoquait l'ensemble des dieux et des déesses qui président à la fertilité des campagnes (v. 1-23). Puis il s'adressait à Octave à qui il promettait l'honneur de siéger un jour dans les conseils des dieux, et dont il envisageait, dans un avenir lointain mais glorieux, diverses formes de divinisation ou de catastérisme (vers 24-42). L'invocation se terminait par une anticipation audacieuse sur la divinisation future du jeune César:

... et uotis iam nunc adsuesce uocari.

D'une certaine façon, le prologue des *Phaenomena* de Germanicus est une réponse à celui des *Géorgiques*. La promesse est devenue réalité; Octave-Auguste est un dieu maintenant et il a rejoint sa demeure du ciel; c'est donc à lui tout naturellement que s'adressent les prières du poète.<sup>23</sup>

Et l'on sait bien aussi que les *Géorgiques* sont tout autre chose qu'un traité en vers sur l'agriculture. Sans doute le poète consacre-t-il près de 300 vers, au livre I, à la météorologie et aux pronostics qui la concernent; sans doute aussi reste-t-il fidèle, jusque vers le milieu du livre IV, aux aspects strictement techniques de son sujet: mais c'est pour mieux exalter l'espoir et le bonheur qui naît d'une vie en harmonie avec la nature et les lois du monde. C'est tout cela qu'Octave a rendu possible, c'est cette sagesse-là qu'il faut retrouver et donc, d'abord, chanter.

A près d'un demi-siècle de distance, les intentions de Germanicus diffèrent quelque peu, mais sa démarche est analogue. Il explore les étendues immenses du ciel pour parachever l'image d'un monde désormais paisible et ordonné, parce que soumis tout entier à la puissance impériale. Il venait de diriger les opérations militaires de Germanie. Malgré la défaite de Varus et le repli des troupes sur le Rhin, l'autorité romaine s'obstinait, comme en témoignent les *Res Gestae*,<sup>24</sup> à maintenir la fiction d'une Germanie pacifiée

<sup>23</sup> On peut étudier dans la même optique les rapports du poème de Germanicus avec les *Astronomica* de Manilius, surtout leur prologue. Aux v. 7-10, Manilius s'adresse à Auguste en ces termes:

Hunc mihi tu, Caesar, patriae princepsque paterque,  
qui regis augustis parentem legibus orbem  
concessumque patri mundum deus ipse mereris,  
das animum uiresque facis ad tanta canenda.

Au v. 13 le poète fait l'éloge de la paix. Partout abondent les points de comparaison; les *Géorgiques* sont dans une large mesure la source commune. Cf. R. Montanari Caldini, *op. cit.*, pp. 164-66 avec l'importante note 30; ead., "Virgilio, Manilio e Germanico; memoria poetica e ideologia imperiale," *Quaderni Filol. Lat.* (1981) 71-114.

<sup>24</sup> *Res Gestae Diui Augusti*, 26, 1-2. Cf. J. Gagé, 3e éd. (Paris, Les Belles Lettres 1977) 126-28.

et soumise. On pouvait rêver d'une oikoumène totalement romaine, formant un ensemble parfait et se suffisant à elle-même. Agrippa en avait établi la carte, complétée par d'importants *commentarii* dont Pline et d'autres se serviront;<sup>25</sup> cette carte, visible dans la *porticus Vipsania*, c'était *orbis terrarum orbi spectandus*, comme dit Pline.<sup>26</sup> A présent le gendre d'Agrippa complétait cet imposant tableau par la description de la voûte céleste, résidence éternelle d'Auguste le Fondateur. On se souvient que les *Métamorphoses* d'Ovide aboutissent, au livre XV, à l'apothéose de Jules César. D'une façon analogue, et bien que leur plan ne soit pas chronologique, les *Phaenomena* de Germanicus, enrichis des catastérismes d'Eratosthène, aboutissent à l'immortalité astrale conférée à Auguste. Telle est la récompense accordée à la vertu des héros; le Cicéron du *De Republica* est réconcilié avec l'auteur des *Res Gestae*.

Parvenu à ce point, nous devons nous demander si l'intérêt personnel de Germanicus n'était pas aussi en cause. Une étude récente de C. Lausdei<sup>27</sup> a magistralement mis en lumière cet aspect de la question; il nous suffira de la suivre un instant.

Le premier point à relever, c'est que la dette de Germanicus envers Auguste est immense. Il lui doit l'adoption par Tibère, le mariage avec Agrippine, le consulat, le commandement des armées du Rhin. Plus encore, il est redevable à la volonté d'Auguste de sa position de prince héritier; dans l'ordre de succession dynastique, il a le pas sur son cousin Drusus, le fils de Tibère. S'il invoque Auguste comme son *maximus auctor*, nous ne devons pas prendre ce mot (seulement) en un sens vaguement poétique, comme une sorte de synonyme de *Musa*, mais en son sens politique le plus précis et le plus concret.

Dans cette optique, le prologue des *Phaenomena* révèle chez Germanicus une attitude très consciente, que C. Lausdei appelle "un'opera di propaganda e di promozione della propria immagine."<sup>28</sup> Comme Tibère, Drusus, Claude et vingt-et-un autres *primores ciuitatis*, Germanicus est devenu en 14 membre du collège des prêtres Augustaux;<sup>29</sup> mais seul il est en mesure de présenter au nouveau dieu une offrande digne de lui, les prémices de son docte labeur:

te ueneror, tibi sacra fero doctique laboris  
primitias.

(v. 3-4)

<sup>25</sup> J.-M. Roddaz, *Marcus Agrippa*, BEFAR 253 (Rome 1984) 573-91 et bibliogr. 683-84. J. Desanges (éd.) Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, V, 1-46 (Paris, Les Belles Lettres 1980) 20-23. K. G. Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro* (Berlin-New York 1971) 91-107 et 208-311.

<sup>26</sup> Plin., *N. H.* III, 17.

<sup>27</sup> C. Lausdei, *op. cit.*, *supra*, note 9.

<sup>28</sup> Id., *ibid.*, p. 178.

<sup>29</sup> Tac., *Ann.* I, 54.

Mieux encore, il établit avec Auguste un rapport privilégié, un lien direct de *genitor* à *natus*. Plus tard, au cours de son voyage en Orient, il visitera Troie, berceau de la *gens Iulia* et de l'Etat romain; puis il ira recueillir en Egypte la succession politique d'Antoine dont il était le petit-fils. Dans l'immédiat, c'est à Auguste qu'il se réfère pour affirmer ses droits. De là à penser que les *Phaenomena* furent sans doute publiés peu après la mort du *Diuus*, à un moment où Tibère lui-même manifeste son respect envers la mémoire de son illustre prédécesseur, il n'y a qu'un pas qu'il faut sans doute franchir. On pourrait donc dater la publication du poème de Germanicus de la fin de 14 ou de 15.

Nous ajouterons enfin que l'ambition dynastique qu'exprime le prologue des *Phaenomena* et ses accents augustéens trahissent l'influence d'Agrippine, qui fut la digne compagne et l'épouse modèle du jeune prince. Mais c'était aussi une maîtresse femme, pour reprendre un mot de P. Petit.<sup>30</sup> Elle était la petite-fille d'Auguste, et elle travailla très activement à donner à son mari, dans l'opinion publique et dans sa propre opinion d'abord, la stature d'un successeur à l'Empire. Elle ne pouvait qu'approuver le manifeste augustéen des *Phaenomena*; peut-être même l'a-t-elle inspiré. Peut-être aussi est-elle responsable de l'image très positive que garda de Germanicus l'historiographie romaine, et dont le récit ému de Tacite<sup>31</sup> est le plus bel exemple.

\* \* \*

La traduction ou l'adaptation d'Aratos ne semble guère avoir été à l'ordre du jour dans la suite de l'Empire. Nous ignorons tout de celle qu'entreprit Gordien I,<sup>32</sup> et ce n'est qu'avec Aviénus, nettement plus tard, que nous nous retrouvons sur un terrain un tant soit peu praticable. L'oeuvre d'Aviénus<sup>33</sup> révèle d'emblée quelques traits communs avec celle de Germanicus, mais elle accuse aussi avec cette dernière un puissant contraste. C'est par celui-ci que nous voudrions commencer.

Alors que nous connaissons très bien la personnalité et la vie de Germanicus, nous ignorons presque tout d'Aviénus, au point que la forme exacte de son onomastique nous échappe en partie. Du moins savons-nous qu'il appartenait à l'aristocratie sénatoriale du IV<sup>e</sup> siècle et qu'il était païen. Cette adhésion au paganisme se lit très clairement dans l'enseignement des *Arati Phaenomena*, et particulièrement dans leur prologue; elle concorde avec

<sup>30</sup> P. Petit, *Histoire Générale de l'Empire romain* 1: Le Haut-Empire, Coll. Points (Paris, Seuil 1974) 77.

<sup>31</sup> Tac., *Ann.* I-III *passim* et en particulier II, 69-83 et III, 1 sqq.

<sup>32</sup> *S.H.A., Gord. III*, III, 2.—Sur une entreprise analogue tentée par le père de Stace, cf. *Stat., Silu.* V, 3, 19-23.

<sup>33</sup> Aviénus, *Les Phénomènes d'Aratos*, éd. J. Soubiran (Paris, Les Belles Lettres 1981).—D. Weber, *Aviens Phaenomena, eine Arat-Bearbeitung aus der lateinischen Spätantike* (Vienne, VWGÖ 1986).



les termes d'une dédicace à la déesse Nortia<sup>34</sup> qu'on peut avec quelque vraisemblance attribuer à notre poète. On croit savoir aussi qu'Aviénus exerça deux proconsulats, probablement celui d'Achaïe et, de façon moins certaine, celui d'Afrique. Sa famille était originaire de Volsinies. Il se vante lui-même d'avoir visité Gadès et le temple d'Apollon à Delphes.<sup>35</sup>

La date de rédaction de ses *Phaenomena* n'est guère mieux assurée; une "fourchette" maximale se situe entre les années 310 et 386; mais un témoignage de Servius et du Servius de Daniel<sup>36</sup> invite à situer l'oeuvre d'Aviénus vers 350 ou un peu avant. Le même Aviénus est aussi l'auteur d'une *Descriptio Orbis Terrae*, une adaptation de Denys le Périégète en 1393 hexamètres, et d'une *Ora Maritima* en trimètres iambiques, dont nous conservons 713 vers. L'ordre dans lequel ces oeuvres ont été composées demeure partiellement incertain; la seule chose qui paraisse sûre est que la *Descriptio* est antérieure aux *Aratea*. Nous aurons à revenir sur cette prérence de la géographie à côté d'une oeuvre astronomique.

Si nous nous tournons maintenant vers les *Phaenomena*, nous rappellerons d'abord, après d'autres, que la version d'Aviénus est la seule traduction latine intégrale d'Aratos que nous possédions. Aviénus ne s'est pas contenté des *Phainomena*; il a traduit également les *Prognostica*; sa version amplifiée en 1878 vers les 1154 vers du poète hellénistique.

Ces chiffres à eux seuls sont éloquentes. Comme le souligne J. Soubiran, dont nous reprenons ici les calculs,<sup>37</sup> le poète Aviénus fait preuve d'une belle abondance verbale qui paraît être son caractère stylistique le plus évident, surtout si on la compare à la langue sobre et un peu terne du poète de Soles. Mais cette abondance est assez inégalement répartie. Les 76 vers du prologue représentent par rapport aux 18 vers d'Aratos un élargissement considérable. Mais ce texte pose des problèmes spécifiques sur lesquels nous reviendrons. La description des constellations, qui prend 432 vers chez Aratos, en occupe 831 chez Aviénus: c'est encore près du double. La section suivante, qui traite des planètes, des cercles célestes et des synchronismes des levers et des couchers, se voit affecter 396 vers chez Aviénus contre 271 chez Aratos: le rapport est presque de 1 à 1,5. Enfin la dernière partie, qui contient les pronostics météorologiques, oppose 553 vers d'Aviénus à 422 vers d'Aratos: la proportion n'est plus que de 1 à 1,3 environ. Les raisons de ce déséquilibre relatif ont été diversement appréciées; pour bien les comprendre, il faut examiner d'un peu plus près le contenu du poème.

<sup>34</sup> *CIL* VI, 357 = *ILS* 2944; J. Soubiran, *op. cit.*, pp. 13-15 et 293-96.

<sup>35</sup> J. Soubiran, *op. cit.*, pp. 7-16. Les principales sources sont: Avién., *D.O.T.* 603 sq.; *CIA* III, 1, 635; A. H. M. Jones, J. R. Martindale, J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire* (Cambridge 1971) I, 336.

<sup>36</sup> *Ad Aen.* X, 272.

<sup>37</sup> J. Soubiran, *op. cit.*, pp. 41-61 *passim*.

Dans le prologue, le poète s'écarte de l'attitude de Germanicus, qui s'était adressé à Auguste divinisé, et renoue avec la tradition aratéenne d'une invocation à Zeus-Jupiter. Plus encore que celui d'Aratos, le Jupiter d'Aviénus ressemble au dieu suprême du stoïcisme. Nous dirions volontiers qu'il est exactement comparable au Zeus de l'hymne de Cléanthe, s'il ne fallait ajouter aussitôt que le sentiment religieux est très différent d'un texte à l'autre. L'hymne de Cléanthe exprime une relation personnelle avec Dieu; son mouvement est comparable à celui des Psaumes; tout en exaltant la gloire du Dieu Suprême, le poète philosophe lui demande de le protéger des attaques des méchants. Rien de tel dans le prooemium d'Aviénus, qui nous donne de Dieu une image conforme au stoïcisme cosmique et syncrétiste caractéristique de la sensibilité religieuse du IV<sup>e</sup> siècle.

Ainsi Jupiter est d'abord défini (v. 5-21) comme la vie et la substance du monde, les éléments qui le constituent, le feu vivifiant qui l'habite. Puis (v. 21-45) il est présenté comme le démiurge, *rerum opifex (et) altor*; son oeuvre est une création continue qu'il n'abandonne à aucun moment: *nec deficit genitis pater ullo in tempore rebus* (v. 36). Il assure la succession des saisons, il est le guide des marins. Enfin, Jupiter instruit l'intelligence de l'homme sur l'origine du monde et la structure de l'univers (v. 46-66). Il a enseigné les lois de l'astronomie à Eudoxe et à Aratos; et voici qu'il les enseigne à son tour à Aviénus (v. 67-76) pour qu'il transmette ce savoir aux agriculteurs, aux vigneron et aux marins. Comme on voit, le prologue des *Géorgiques* n'est pas loin.<sup>38</sup> Pour finir le poète invoque Apollon et les Muses, sous leur nom latin de Camènes.

Avec ce retour à la tradition d'Aratos, l'exemple de Germanicus se trouvait totalement effacé. Et pourtant, il n'était pas indispensable d'être de naissance princière pour dédier une oeuvre littéraire à l'empereur: le prologue de la *Pharsale* le montre assez. Mais ce n'est pas là qu'est le problème. En réalité, on voit mal à quel empereur, mort ou vivant, Aviénus aurait dédié son poème. Les empereurs régnants, à l'époque où l'on peut situer la composition des *Phaenomena*, sont les fils de Constantin; le dernier, Constance II, meurt en 361. Quant à trouver, parmi les empereurs défunts, un autre *genitor* dont le prestige fût comparable à celui d'Auguste, il fallait nécessairement choisir Constantin lui-même, dont le long règne s'était achevé en 337. Mais il ne pouvait être question de dédier les *Aratea* ni à Constantin ni à ses fils, pour la bonne raison que ces empereurs étaient chrétiens et que le poème d'Aviénus est une oeuvre d'inspiration païenne écrite par un poète païen. Dans cette optique, une invocation à Jupiter, sous l'*auctoritas* d'Aratos, était la seule solution possible.

Dans la première partie de l'oeuvre, consacrée à la description des constellations, Aviénus se montre résolument fidèle à l'enseignement

<sup>38</sup> Les v. 67-70 reprennent assez maladroitement Virg., *Georg.* I, 1-5. Un autre passage, v. 36-40, sur la ronde des saisons, se situe dans la suite de Lucr. V, 737-47, ou de Manil. III, 618-65.

d'Aratos. Il ne tient à peu près aucun compte de l'évolution de la science grecque jusqu'au temps d'Auguste, symbolisée pour nous par les noms d'Hipparque et de Germanicus, ni a fortiori de celle, peut-être moins importante, de l'époque impériale. Ceci est une première surprise. Le retour strict et dogmatique à Aratos est-il dû simplement à l'ignorance? Ce n'est pas à exclure; les conditions de la diffusion du savoir n'étaient plus, en 350, ce qu'elles avaient été au temps d'Auguste. Et puis, rien n'interdit de penser qu'Aviénus est un esprit moins scientifique que Germanicus; la consultation de toute une bibliographie d'astronomie technique a pu lui paraître fastidieuse; et sans doute ne voulait-il pas prendre Germanicus lui-même pour guide, afin de conserver plus sûrement sa propre originalité poétique.

Mais sa fidélité à Aratos ne l'empêche pas d'enrichir son modèle, en puisant un certain nombre de mythes stellaires dans diverses oeuvres astronomiques d'une inspiration plutôt pittoresque et descriptive: des oeuvres de vulgarisation, en somme. Germanicus, déjà, avait ajouté quelques-uns de ces mythes au poème d'Aratos, qui n'en compte guère: Aviénus va plus loin dans le même sens. La constellation de la Vierge lui donne l'occasion de s'étendre longuement sur le mythe des âges de l'humanité (v. 292-352); il suffit de comparer avec les passages correspondants chez ses prédécesseurs pour apprécier l'évolution.<sup>39</sup>

La deuxième partie de l'oeuvre, de nature plus scientifique ou, si l'on veut, plus mathématique, était aussi plus difficile à embellir. En raison de la précession des équinoxes, l'enseignement d'Eudoxe et d'Aratos, déjà inexact en leur temps, était de plus en plus éloigné de la réalité céleste. Aviénus n'en a cure: il décrit un état du ciel qui ne correspond absolument plus à celui de son époque, et apparemment cela ne le gêne pas. Mais nous croyons que s'il agit ainsi, c'est de propos délibéré plus que par ignorance; car il lui arrive de corriger son modèle—et il le corrigera souvent dans la suite du poème—en s'inspirant de scholies. Il est évident qu'il ne les a pas utilisées systématiquement comme il aurait pu le faire; il doit y avoir une raison à cela, que nous essaierons de comprendre. Remarquons en attendant que le seul épisode narratif et pittoresque, dans cette partie de l'oeuvre, concerne le châtement d'Orion qui avait offensé Diane (v. 1171-93). Le poète stigmatise en termes très durs la passion impie du Géant; il y a là un morceau de bravoure qui constitue un élargissement notable du texte de ses modèles.<sup>40</sup>

Pour la dernière partie du poème, Aviénus ne pouvait s'inspirer ni d'Hygin ni de Germanicus; on peut toujours supposer qu'il connaissait la traduction de Cicéron; mais c'est sur les scholies d'Aratos désormais qu'il fera fond. Par rapport au texte d'Aratos, Aviénus opère à peu près autant de suppressions (ou de condensations) que d'additions. Cette tendance à

<sup>39</sup> Aratos 96-136; Germanicus 96-139. Nous n'avons que des fragments de la version de Cicéron: *Aratea* XVI-XIX Soubiran.

<sup>40</sup> Aratos 637-46; Cicéron 418-35; Germanicus 644-60.

supprimer ou à raccourcir est un fait nouveau. Faut-il croire qu'Aviénus s'est lassé de son sujet, qu'il en avait mal calculé les proportions, ou qu'il n'a pas "tenu la distance"? Nous ne le pensons pas. J. Soubiran fait observer à juste titre<sup>41</sup> que les suppressions et résumés concernent essentiellement des évocations de plantes et d'animaux, qui étaient sans doute pittoresques, mais manquaient de grandeur. A l'inverse, les additions faites par Aviénus se signalent presque toutes non seulement par leur intérêt scientifique, mais aussi et surtout par l'occasion qu'elles fournissent au poète d'élever le regard et de se rapprocher de la grande poésie.<sup>42</sup> Le passage le plus caractéristique est une sorte d'hymne au Soleil, d'un accent vraiment religieux et d'une inspiration proche du prologue, qu'Aviénus insère au milieu des présages tirés de cet astre (v. 1548-59). Rappelant que le culte du Soleil, *Sol Inuictus*, a droit de cité à Rome depuis le III<sup>e</sup> siècle, J. Soubiran ajoute:<sup>43</sup> "Le *Discours sur Hélios-Roi* de l'empereur Julien (fin déc. 362) est exactement contemporain d'Aviénus; bientôt suivront la grande profession de foi 'solaire' d'Agorius Praetextatus dans les *Saturnales* de Macrobie (I, 17-23) et l'hymne au Soleil de Martianus Capella (II, 185-193)." Exactement contemporain? Peut-être pas, car si nous suivons la chronologie généralement acceptée,—nous l'avons rappelée ci-dessus—le poème d'Aviénus serait le premier en date de ces textes, et cela lui conférerait une importance et un intérêt que nous voudrions souligner pour finir.

Aristocrate païen, Aviénus n'a pas entrepris de traduire le poème d'Aratos (uniquement) pour faire oeuvre d'astronome. Il est d'ailleurs significatif que, dans son oeuvre, les *Phaenomena* soient accompagnés d'une *Descriptio Orbis Terrae* et d'une *Ora Maritima*. Comme Pline l'Ancien et d'autres sans doute, Aviénus veut décrire l'ensemble du monde, le ciel et la terre et les rivages de la mer. Et l'on se souvient que Germanicus aussi avait des liens, familiaux sinon personnels, avec la géographie. Bien entendu, les motivations des uns et des autres sont fort différentes. Nous avons vu celles, tout augustéennes et dynastiques, de Germanicus. Pour ce qui est d'Aviénus, il apparaît clairement que ses *Phaenomena* sont un hommage à Celui qui est à la fois le créateur du monde, le feu vivifiant qui l'anime et le monde lui-même, Zeus-Hélios, le dieu suprême du stoïcisme et du syncrétisme hénothéiste qui se développe au IV<sup>e</sup> siècle. Toutes les modifications qu'Aviénus a introduites dans son poème vont dans ce sens, qu'il s'agisse d'éliminer ou d'atténuer des détails futiles ou indignes, ou d'ajouter des fables moralisatrices et des visions grandioses. Il n'est pas jusqu'au tableau des âges de l'humanité, repris après tant d'autres, qui ne soit une exaltation des vertus du passé en même temps qu'une protestation contre l'*iniquitas temporum*, ou peut-être l'*iniquitas Christianorum*. Aviénus décrit

<sup>41</sup> J. Soubiran, *op. cit.*, p. 63.

<sup>42</sup> On ne saurait mentionner que deux additions qui ne répondent pas à ce critère: v. 1679-83, sur la manière dont l'étau résiste à l'Eurus, et v. 1795 sq., sur le comportement des chèvres.

<sup>43</sup> J. Soubiran, *op. cit.*, p. 268.

longuement les caractères syncrétiques de la Vierge de Justice et regrette que les forfaits des hommes l'aient amenée à quitter la terre.

Telles étaient aussi, sans aucun doute, les pensées du César Julien, qui n'avait pas oublié les crimes de la famille constantinienne. Or précisément, la conversion de Julien au paganisme, son apostasie, se situe en 351. Le jeune prince résidait alors en Orient. On peut à la rigueur supposer qu'il a eu connaissance du poème d'Aviénus, ou qu'il a rencontré son auteur, qui fut proconsul d'Achaïe, comme nous l'avons dit, et visita le temple d'Apollon à Delphes. Mais c'est une hypothèse inutile: le poème d'Aviénus et l'apostasie de Julien sont tout simplement deux expressions d'un même courant spirituel.

A. Alföldi a montré jadis<sup>44</sup> que les médaillons contorniates, qui datent de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> et du début du V<sup>e</sup> siècle, étaient un moyen de propagande inventé par l'aristocratie païenne dans sa lutte contre le christianisme triomphant. L'interprétation d'Alföldi n'a pas toujours convaincu;<sup>45</sup> nous la croyons pourtant juste et éclairante. Les documents littéraires sont heureusement des témoins plus explicites. Les *Phaenomena* d'Aviénus nous surprennent par le contraste qui règne entre leur fidélité anachronique à l'enseignement d'Aratos et la parfaite actualité de leurs conceptions religieuses. Aviénus a écrit son poème comme d'autres, plus tard, ont fait frapper des contorniates. Que son astronomie soit fautive n'a aucune importance; il nous parle de l'harmonie du monde, de la grandeur et de l'ancienneté de la civilisation païenne, de la toute-puissance de Zeus-Hélios, de la justice et de la sainteté des dieux. Ses contemporains chrétiens ne s'y sont sûrement pas trompés, et ceci aussi pourrait expliquer la pauvreté dont souffre la tradition manuscrite de ses *Phaenomena*.

*Université de Paris-Sorbonne*

<sup>44</sup> A. Alföldi, *Die Kontorniaten* (Budapest 1943). Mais il faut consulter maintenant A. Alföldi et E. Alföldi, unter Mitwirkung von C. L. Clay, *Die Kontorniat-Medaillons I* (Berlin-New York, De Gruyter 1976).

<sup>45</sup> J. M. C. Toynbee, *JRS* 35 (1945) 115 sqq.

